

## L'ÉTILOGIE DE L'HYSTÉRIE OU LES HÉSITATIONS D'UN PASSANT

**Robert Levy**

« Je leur ai indiqué la solution d'un problème  
plusieurs fois millénaire, une source du Nil »  
Freud 1896

*J'ai choisi délibérément de reprendre des textes canoniques, non pas pour en faire des canons, mais pour essayer que les boulets soient un peu moins pesants à nos pieds de pauvres praticiens.*

*Dans ces textes, les questions de source et d'origine prennent une dimension tellement grande que le post-freudisme s'est chargé d'organiser un cache là-dessus, tel qu'on ne sait plus très bien où et quand cela s'est perdu.*

La question de la transmission se lie de façon évidente à ce qu'il en est de l'origine; tant l'origine de la névrose que d'une certaine manière l'origine de l'espèce, concept auquel Freud aura recours pour élaborer une sorte de *psychanalyse de l'espèce*.

L'enjeu en est de faire *passer* l'analyse d'une expérience particulière à une hésitation se justifiant d'un point de vue universalisable.

Autour de cette tentative de *passer* entre particulier et universel s'articule toute la problématique de l'analyse comme science, et donc comme intégralement transmissible. Ainsi, cette question de la *passer* devient-elle implicite à toute avancée conceptuelle. Dans cette mesure, les hésitations voire même les erreurs de Freud quant à l'interrogation des origines de la névrose sont une façon de nous représenter aujourd'hui les tenants et les aboutissants de cette dimension spécifique de la psychanalyse d'une expérience de langage particulier à la possibilité d'un discours universel.

Lacan n'y échappera pas et ses préoccupations pour les quatre discours et leur circularité en sont autant le témoignage que la mise en œuvre du dispositif de la *passer* et, plus tardivement, la tentative d'élaboration de mathèmes de la psychanalyse.

Mais Freud introduit une conception phylogénétique pour répondre à la question de la transmission. Qu'il s'agisse d'écrits tardifs comme MOÏSE ET LE MONOTHÉISME (1939) où il développe l'idée de traces mnésiques ineffaçables ou bien d'un texte comme *Pour*

*introduire le narcissisme* (1914), dans lequel il rappelle que « l'individu mène une double existence, comme but de lui-même et comme membre d'une chaîne à laquelle il est soumis contre sa propre volonté ou en tout cas en dehors d'elle » (1). Il affirme un héritage spécifique en plusieurs domaines.

Les pulsions générales (*Alterhaltungenstrieb*) (2) qu'il oppose aux pulsions tendant à la conservation de l'individu (*Selbsterhaltungenstrieb*) (3) sont au service des besoins de l'espèce.

Du côté fantasmes originaires (*Urphantasien*), le principal est le complexe de castration auquel on peut adjoindre la scène originaires (*Urszene*) du rapport sexuel entre les parents. Après quelques hésitations, ces concepts ne seront plus référés nécessairement à un vécu individuel, mais raccordés à une lignée phylogénétique.

De même, certains modèles culturels connaîtront une extension universelle sur ce mode. On reconnaît la thèse de TOTEM ET TABOU postulant divers événements d'ordre archétypal dont le principal est le parricide originel. Toute cette approche suppose que le phénomène *historique* mémorise l'acte comme substitut symbolique de celui-ci.

Dès lors deux structurations tout à fait différentes de l'expérience humaine autour desquelles Freud tournera sans cesse « l'une que l'on peut qualifier d'antique, avec Kierkegaard, (4) celle de la réminiscence qui fait et suppose une harmonie entre l'homme et le monde de ses objets et qui fait qu'il les reconnaît parce qu'en quelque sorte il les connaît depuis toujours »; l'autre au contraire, qui suppose la structuration du monde par un effort de travail dans la voie de la répétition, dans la mesure où ce qui se présente à lui ne correspond que partiellement avec ce qui lui a déjà procuré satisfaction. Il se met alors à la recherche, à la quête et répète indéfiniment sa recherche jusqu'à ce qu'il retrouve cet objet.

C'est bien dans cette mesure, celle de l'écart du sujet à l'objet qu'on peut considérer l'analyse comme théorie et expérience de discours. Elle devient l'instrument de mesure de cet écart.

Il ne s'agit pas de retrouver l'objet, mais seulement d'en trouver l'empan, en tant que le sujet s'en écarte.

La fin d'une analyse peut être considérée comme ce qui peut être dit sur ce point. Et c'est en cela que, si ce discours peut être tenu, il ne peut que faire théorisation et transmission. D'où la nécessité d'un dispositif qui permette que cette opération ait lieu.

En ce sens, la passe peut être envisagée comme un instrument de mesure; non pas la mesure de l'analyse mais la possibilité de transmettre quelque chose de l'écart du sujet dans son rapport à l'objet.

Je n'ouvrais cette parenthèse que pour préciser que c'est de cet instrument de mesure que Freud avait manqué et qui l'avait très probablement conduit vers une conception de l'objet à laquelle il s'était trouvé redevable d'une justification phylogénétique.

## **De l'inné à l'acquis ?**

Pour Freud, même si chez le névrosé « savoir comment on contractait les troubles » était un problème qui venait avant celui de l'hérédité pathogène, il n'en demeurait pas moins que, si toutes les névroses acquises étaient véritablement de nature sexuelle, il était également possible, comme il le supposait vers 1890, que la « dégénérescence héréditaire » fût seulement l'héritage acquis de perturbations sexuelles antérieures.

On trouve par exemple dans le manuscrit A, fin 1982 (5), les questions suivantes que

Freud pose à cette époque :

- « Existe-t-il une neurasthénie innée avec faiblesse sexuelle innée ou bien s'acquiert-elle toujours au cours de la jeunesse (par les bonnes d'enfants ou l'onanisme ?) »
- « L'hérédité est-elle autre chose qu'un multiplicateur ? ».

Ici Freud a déjà les prémisses d'une réponse qu'il ne donnera que beaucoup plus tard. On sent bien qu'il hésite entre étiologie traumatique et étiologie héréditaire; une façon de reprendre au compte de la névrose l'idée de l'inné - acquis, avec l'hypothèse que le premier ne serait qu'une manière d'amplifier le second.

Dès le manuscrit B (6) en 1893, il fait un pas, celui de l'étiologie sexuelle : « Nous avons alors affirmé que toute hystérie non héréditaire était traumatique. Je soutiens maintenant que toute neurasthénie est sexuelle ».

Ainsi l'inné-acquis font bon ménage sous le même chapitre les regroupant : « l'étiologie sexuelle ». Voici quelques exemples pour lesquels je le citerai encore

- La neurasthénie chez l'homme : (7) « découle de la masturbation dont la fréquence est tout à fait parallèle à la fréquence chez les hommes de la neurasthénie ».
- Chez les femmes : « elle est relativement rare sous sa forme pure chez les femmes mariées et les vieilles filles. Si elle existe, il faut la considérer comme spontanément apparue et de la même manière que chez les hommes ».

Le plus intéressant, c'est que Freud émet l'hypothèse d'un croisement de neurasthénie homme et de neurasthénie femme qu'il intitule: la névrose mixte de la femme, qui « découle de la neurasthénie de l'homme, de telle sorte que le neurasthénique rend sa femme plus hystérique que neurasthénique ».

Il nous met donc devant l'alternative suivante : ou (8) « Masturbation avec neurasthénie chez les hommes et hystéro-neurasthénie chez les femmes » ou bien « syphilis chez les hommes avec hérédité syphilitique pour la génération suivante » ou encore « gonococcie chez les hommes et gonococcie et stérilité chez les femmes ».

Cette sombre vision freudienne du moment implique la logique suivante : la neurasthénie guette les masturbateurs, mais renoncer à la masturbation, c'est être guetté par la blennorragie et la syphilis. « Le seul autre système serait d'autoriser les libres rapports entre jeunes gens et jeunes filles de bonne famille, mais cela ne saurait advenir que si l'on disposait de méthodes anticonceptionnelles inoffensives ». Ce qui n'était évidemment pas le cas en 1893; et on sait quels dangers encouraient les utilisateurs du coitus interruptus, tels que Freud les avait déjà décrits, d'où cette conclusion très pessimiste du début 1893 : « les névroses sont parfaitement évitables, mais totalement incurables. La tâche du médecin est tout entière d'ordre prophylactique ».

J'ajouterai : comme pour les maladies vénériennes à l'époque!

Cette recherche d'une contraception réussie, afin d'éviter les troubles psychiques va jusqu'à envisager les bienfaits de la blennorragie pour la femme comme méthode de stérilité qui lui permettrait ainsi de mener une vie sexuelle normale (9). Les maladies vénériennes au service de la santé mentale et de la famille !...

Mais ça ne s'arrête pas là car concernant les bienfaits des M.S.T. (10), il prétend en 1907 que : « l'Église catholique sur le point de se dissoudre au temps de la Renaissance, fut sauvée par la syphilis et Luther » (il fait ici allusion à l'écrivain Paniza, dans son drame : le CONCILE D'AMOUR).

Mais, si Freud insiste tant en 1893 sur cette affaire de contraception, c'est que, pris dans une réflexion lamarkienne, il déclarait que l'échec permanent de la société à procurer à ses

membres une méthode inoffensive de contraception finirait par détruire les liens du mariage et surtout par *dénaturer l'acquis héréditaire de la génération montante*. Il envisageait d'ailleurs que ses « spéculations hardies » le mènent à prouver que les névroses sexuelles acquises soient transmises par *l'hérédité pure et simple*.

Un an après, le 21 mai 1894 (11), Freud écrit à Fliess que « chez certains gens, les affects sexuels sont héréditairement perturbés, ce qui provoque l'apparition des formes correspondantes des *névroses héréditaires* »

Mais qu'est-ce que Freud entend par hérédité ?

C'est une cause de la névrose un peu différente de la « dégénérescence ». Il le constate de la façon suivante (12) « Un fait nous frappe, quand nous tentons d'expliquer le cas de Mr. K..., c'est celui de son hérédité chargée. Son père souffre de mélancolie (peut-être de mélancolie anxieuse), sa sœur que je connais bien est atteinte d'une névrose d'angoisse typique, tout cela nous donne motif à réflexion sur l'hérédité. Sans doute n'existe-t-il dans la famille K.. qu'une simple prédisposition, une tendance à éprouver des troubles plus graves correspondant à l'étiologie typique, mais aucune dégénérescence. »

Donc jusqu'en 1894, la névrose s'attrape sur le mode de la syphilis acquise à la génération précédente, transmise à la suivante et donne lieu dans les cas les plus graves à une «dégénérescence»... La névrose peut même se transformer en psychose à la génération d'après (9).

Mais la notion de « perturbation sexuelle » va finir petit à petit par remplacer le concept vague de « dégénérescence héréditaire ». Et c'est l'avènement de la théorie de la « séduction », développée dès la fin de 1895, qui va supplanter ce qui jusqu'ici était attribué à une prédisposition héréditaire.

### **L'hystérie: Action posthume d'un trauma sexuel**

Ainsi, si l'hypothèse de la séduction tient debout, elle remplacerait celle de l'hérédité par un acquis à l'âge précoce (14). La foi de Freud à cette époque, et d'ailleurs tout au long de sa vie, réside dans l'idée inébranlable que tous les phénomènes de la vie, et y compris ceux de la vie psychique, sont déterminés selon des règles inéluctables par le principe de cause et d'effet.

L'intéressant dans cette idée de séduction infantile, dont Freud pense encore dur comme fer qu'elle a vraiment eu lieu dans l'histoire du patient, c'est qu'elle implique tout de même une sorte de théorie de l'après-coup. Les séductions sexuelles dans l'enfance étaient seules à avoir un effet psychophysique à retardement sur le système nerveux humain. Pourtant, au contraire d'autres expériences traumatiques, les stimulations sexuelles précoces n'avaient aucune répercussion psychopathologique au moment où elles se produisaient. Par contre ce souvenir de l'événement se conservait et avec l'entrée dans la puberté, cette trace mnésique psychique oubliée et intégrée dans l'inconscient se ravivait soudain. « Le souvenir va manifester une force qui était complètement absente de l'événement lui-même. Le souvenir va agir comme s'il était un événement contemporain. Ce qui se produit, c'est pour ainsi dire l'action posthume d'un trauma sexuel. » (15)

Fin 1895, « l'hystérie est déterminée par un incident sexuel primaire survenu avant la puberté et qui a été accompagné de dégoût et d'effroi; pour l'obsédé, ce même incident a été accompagné de plaisir. » (16)

Freud parle là d'« incident » pour ne pas dire encore séduction, car nous sommes en octobre 1895 et c'est un concept un tout petit peu prématuré, il lui manque quelques semaines; toujours est-il que cette « séduction » est d'une part présexuelle (17) c'est-à-dire qu'elle a eu lieu avant la puberté, doit-on comprendre qu'il n'y a pas de sexuel chez l'enfant antérieurement? Et si la séduction infantile est la cause de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle, cela entraîne que les causes des névroses soient induites par les adultes sur les enfants; « Les incidents ensuite n'agissent qu'en tant que souvenir. » (18)

A partir de la notion de « séduction infantile » qui engendre deux spécificités : d'une part qu'elle soit présexuelle et d'autre part que les adultes en soient l'agent, une conséquence fondamentale se dégage: Freud découvre la notion d'après-coup, mais nie la sexualité infantile prépubère. Avant la puberté, l'enfant est innocent. Il y a une sorte de refus de la sexualité infantile, jusqu'au point d'avancer que la masturbation infantile attestée par les souvenirs des hystériques, n'est elle-même qu'une conséquence d'une séduction antérieure. (19)

Au point où nous nous trouvons, il serait intéressant de se demander simplement si, comme nous l'avons vu pour l'hérédité et la séduction infantile, Freud, pour des raisons qui touchent à ce qui se joue avec Fliess dans leur correspondance, n'est pas en pleine résistance? Là où il ne peut en venir pour l'instant, c'est sur le fait que le petit d'homme, depuis sa plus tendre enfance, a une sexualité et ainsi peut être sujet de quelque chose, sujet désirant par exemple. Reconnaître que l'enfant est un sujet désirant serait mettre à bas cette résistance selon laquelle il n'est qu'objet du désir de l'adulte, dont les exemples que Freud donne sont : les nourrices, les éducateurs, et surtout le père en ce qui concerne l'hystérique en particulier.

Faire passer la cause de la névrose de la *séduction* de l'adulte au *grand Autre*, c'est opérer une véritable révolution conceptuelle qui tient au point où se trouve Freud en 1895 de ses aléas transférentiels avec Fliess. En effet, si Freud défend si bien cette conception de l'étiologie des névroses par la séduction de l'adulte, c'est qu'il tient lui-même à ne pas être sujet de sa propre énonciation; il est, à cette époque, dans l'énoncé qui le garantit contre toute compromission sexuelle infantile personnelle. Alors qu'à suivre sa théorie, seul le père est incriminé dans un processus qui le concerne personnellement; ce qu'il parvient aisément à envisager pour ses frères et sœurs, mais pas encore pour lui-même.

Disons que, si jamais les enfants avaient une sexualité, cela lui serait aussi bien applicable.

En fait de séduction infantile, en 1895, Freud est en pleine séduction transférentielle avec Fliess Wilhelm et pour ce qui est de l'infantile originaire il lui écrit ceci (20) « Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je donnerai à mon prochain fils le nom de Wilhelm, s'il devient une fille, elle se prénommera Anna ».

Côté transmission, nous sommes servis : En direct du transfert à la génétique. Freud n'eut pas de Wilhelm pour fils, mais il eut une Anna, dont on connaît la destinée et, même si on ne peut préciser si cette transmission produisit bien de l'Anna-lyse, on sait pourtant qu'une autre Anna, Anna O transmet malgré tout quelque chose du transfert et du nom.

Mais revenons-en à la séduction : Freud n'abandonne cette hypothèse qu'à la fin de 1897 (21). Il déclare à Fliess reconnaître l'inexactitude de sa théorie de la séduction et la conséquence malheureuse que, sa théorie étiologique s'avérant fautive, il ne se sent, plus du tout sûr de pouvoir guérir les névroses.

On peut peut-être s'étendre sur les raisons de l'abandon par Freud de l'hypothèse étiologique de la séduction, car elles vont, en tant que telles, être les prémices d'une nouvelle conceptualisation, d'un nouveau *passage*.

L'une de ces raisons est que le nombre important de névroses hystériques pour lesquelles la cause déterminante de la maladie serait la séduction d'un adulte sur un enfant implique du même coup une sorte de généralisation des actes pervers envers les enfants de la part des adultes. Or ces actes devraient être infiniment plus fréquents que l'hystérie, puisqu'il faut que les *incidents* se soient multipliés pour que la maladie apparaisse d'où la difficulté suivante : on ne peut pas vérifier qu'il y ait une plus grande fréquence de la perversion que de l'hystérie à cette époque.

A cela s'ajoute un élément, celui de l'*indice de réalité*. Il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité, c'est-à-dire que l'inconscient ne peut faire la distinction entre une vérité et une fiction investies du même affect, élément qui pose une hypothèse très importante celle du fantasme; celui-ci comme tel suffit à la mise en route d'un processus et surtout d'un fantasme qui, comme concept, fait basculer au rebout cet élément de *réalité nécessaire* qui venait de l'adulte auquel Freud tenait tant.

Autre constat de Freud ce fantasme sexuel tournait toujours autour des parents; ce qui va ainsi poser les prémisses d'une conceptualisation œdipienne qui n'est pas encore énoncée comme telle, mais qui prend déjà forme et va permettre le passage de l'idée du vrai parent biologique incriminé à celui des parents fantasmés.

Enfin, la mise en évidence que dans les psychoses et même dans les cas les plus délirants, l'incident ne remonte pas et le souvenir supposé reste dans l'inconscient; ce qui de ce fait va laisser place à une nouvelle élaboration de la notion de refoulement originaire, voire même de forclusion...

Mais alors même qu'on peut penser, et à juste titre, qu'en abandonnant l'hypothèse de la séduction, Freud fait là un pas considérable, c'est bizarrement l'affaire de l'hérédité qui resurgit à nouveau avec force, tel un symptôme, pour le sécuriser dans un moment de doute (22) « Le facteur d'une prédisposition héréditaire semble regagner du terrain, alors que je m'étais toujours efforcé de le refouler dans l'intérêt d'une explication des névroses. »; élément qui nous permet peut-être de mieux entendre où se situe cette affaire d'hérédité pour Freud. Mais tout de même, si Freud fait ce grand pas du souvenir au fantasme, c'est parce qu'il s'est passé quelque chose dans son auto-analyse au cours de l'été 1897, un événement qui, le laissant avancer vers cette nouvelle conception du fantasme, va lui ouvrir la possibilité de concevoir et de reconnaître les manifestations spontanées de la sexualité infantile que sa théorie de la séduction niait jusque là. Concept qu'il développera complètement en 1905 dans LES TROIS ESSAIS.

Quelques mots peut-être sur cet *événement* de l'été 1897, date à laquelle Freud entreprend ce qu'il appelle son *auto-analyse*, puisqu'il semble qu'un pas extrêmement important ait été franchi vers une conception de l'analyse qui, faisant passer du souvenir au fantasme, permet qu'on puisse dès lors considérer le sujet dans une *refente*.

C'est cette refente « qu'on doit tenir pour principe et comme premier jet du refoulement originel » (23)

Mais il est très délicat de considérer l'auto-analyse comme seule cause de ce pas fondamental, l'énoncer comme tel introduirait presque un nouveau mythe.

C'est avec ses rêves que Freud pourra avancer dans l'analyse et la théorie.

Pourtant à l'égard du traitement du rêve, deux périodes sont assez distinctes : la première au cours du milieu de 1895 (24), au cours de laquelle Freud soumet ses propres rêves à l'interprétation, mais ce n'est que dans la seconde période, celle qui suit la décision de l'auto-analyse, qu'il utilisera l'interprétation de ses rêves pour surmonter l'amnésie qui frappait

jusqu'alors les souvenirs sexuels de sa propre petite enfance. Et à partir du moment où il abandonne cette théorie de la séduction, il peut indiquer à Fliess qu'il fait des progrès dans son auto-analyse (3/4/15 octobre 1897).

En fait, on peut relever quelques éléments importants précédant cette auto-analyse le père de Freud meurt fin 1896 et, le 2 novembre de la même année, il écrit à Fliess « Du fait de la mort (de son père) tout le passé a resurgi » (25). Comme si, ce père encore vivant avait pu jusque-là faire obstacle, résistance aux souvenirs. On sent bien la prégnance de cette réalité paternelle qui le laisse sur une théorie exigeant une réalité tant sur la question du père que sur celle de l'événement traumatique. La mort de son père semble pourtant faire céder cette certitude, pour le laisser face aux souvenirs, on peut dire presque face aux fantasmes. Prenons-en pour exemple le rêve que fait Freud la nuit qui suit l'enterrement de son père, au cours duquel il trouve cette inscription : on est prié de fermer les yeux.

Considérons pour notre part que c'est cette mort qui lui fait ouvrir les yeux sur ce qu'il appelle les souvenirs...

Freud se sent tout à fait mal depuis la mort de son père ; mais surtout, parce que sa résistance autour de la sexualité infantile s'effrite petit à petit, il peut accuser son père d'actes de séduction. Or ce n'est qu'à la suite d'un rêve d'*inceste* qu'apparaît pour la première fois dans le manuscrit N la notion « d'hostilité » des enfants « destinés à être névrosés », à l'égard du parent du même sexe. Ce sont les jalons de ce qui va constituer le complexe d'Œdipe; mais surtout la preuve que Freud peut enfin s'engager à l'égard de son propre père, comme sujet et non plus comme objet de séduction. Ce qui semblait lui susciter une grande agitation émotionnelle qu'il conflue à Fliess en ces termes (26) « mon rétablissement ne se réalisera que par un travail à l'intérieur de l'inconscient ». Freud se trouve dans une grande régression (27), qu'il qualifie lui-même de « pensée nébuleuse, doute voilé, paralysie intellectuelle

A cette époque sont jetées les prémises de l'invention du concept d'ambivalence que Lacan rebaptisera hainamoration.

Tout ceci va le mener au cours de ce fameux été de 1897 à commencer cette auto-analyse qui l'entraîne à *passer* par l'interrogation de ses propres passions comme sujet cette fois, et notamment de se découvrir une passion pour sa mère et des sentiments de jalousie à l'égard de son père, sentiments qu'il va dès lors élargir à tous les humains, permettant de comprendre « l'effet puissant produit par la légende d'Œdipe ».

Nous *passons* ainsi de l'étiologie héréditaire à la phylogénétique. Je crois que l'on peut considérer ce moment comme fondateur, à plusieurs niveaux.

Un de ceux-là constitue l'hypothèse selon laquelle Freud fait une sorte de *passé*. Il passe, en effet, d'une expérience particulière, celle de son désir pour sa mère et de l'agressivité pour son père, à un universel applicable à tout être humain, ceci sans aucune transition, même si l'expression de complexe d'Œdipe n'apparaîtra qu'en 1910 dans *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse* (28).

Freud affirme, dès sa première formulation, l'universalité de cette donnée sans avoir jamais nulle part par la suite donné l'exposé systématique du complexe d'Œdipe. Comme si ayant réussi à innocenter son père, il avait voulu en faire profiter l'humanité entière, en culpabilisant tous les fils. L'écueil n'étant pas le passage à l'universel, mais l'hérédité mythique.

N'oublions pas que ce n'est qu'au moment où il peut exclure ce père d'une responsabilité dans la séduction des enfants, qu'il peut concevoir en conséquence l'existence de l'Éros chez l'enfant...

Pourquoi lui qui jusque-là prenait tant de précautions dans l'avancée conceptuelle s'empresse-t-il d'appliquer un mythe universel à ce qu'il vient de toucher du doigt ? Cette question va se reposer à chaque reprise de cette conceptualisation appliquée par d'autres à d'autres : je veux dire à d'autres analystes pour d'autres analysants.

Car ce qu'introduit Freud avec cette histoire d'Œdipe, c'est qu'il en existe au moins UN, père inatteignable, UN qui soit persécuté par tous les fils. Et ainsi, il peaufinera son mythe avec cette idée persistante, à laquelle il croyait fermement, qu'il fallait que quelque drame préhistorique se fût produit, si ses diverses affirmations psychanalytiques sur le refoulement, la sexualité et la névrose avaient une vérité universelle; thèse qu'il développera dans TOTEM ET TABOU en 1912-1913.

Cela se poursuivra jusque dans les années 1930 avec l'affirmation répétée que les menaces de castration et les angoisses de l'Œdipe tirent leur force de terreur des traces phylogénétiques de forfaits qui eurent réellement lieu. Et c'est dans MALAISE DANS LA CIVILISATION (29) en 1930 que Freud résume sa réflexion de plus de trente années sur l'étiologie sexuelle des névroses et montre encore la soumission de l'homme civilisé à la névrose par le poids de sa préhistoire.

Il me semble que l'on a pu sentir comment depuis le point de départ de Freud sur l'origine des névroses, on est passé à une problématique posée en termes d'inné acquis à une autre posée en termes : particulier - universel.

Il paraît clair que dans un temps second Freud a eu recours au mythe, mythe fondateur sur - et à partir duquel il transpose ce qu'il découvre à ce qu'il en serait pour tous et depuis toujours, comme si l'horreur de ce premier moment d'analyse ne pouvait être assumée que par identification mythique. C'est sans doute là sa croyance et la façon dont l'institution analytique va se charger de perpétuer cette première coupure par une suture de l'ego du même pour tous. Le nouveau mythe psychologique d'Œdipe.

## **Le traumatisme ou comment le savoir s'invente**

Toute la question du refoulement originaire se trouve suspendue autour de ce point: retrouver quelque chose de ce qui a été perdu. Il faut dire qu'avec de l'imaginaire, ça se reconstruit bien, ça se remplit bien, les trous, avec toutes les significations possibles, y compris avec les mythes.

Dans une analyse, on retourne invariablement au trou, au hors sens, à moins que l'on constate qu'il n'y a pas de dire vrai, mais que, dans le discours analytique en particulier, le S2, c'est-à-dire le refoulé originaire, le savoir en tant qu'inconscient, n'est qu'un réel, un dépôt comme l'appelle Lacan (30) « un sédiment qui se produit chez chacun, quand il commence à aborder ce rapport sexuel auquel bien sûr il n'arrivera jamais... »

Alors si ce n'est pas ça, la question vient tout de suite : puisqu'on ne le retrouve pas ce savoir est-ce qu'il s'invente ? C'est ce qu'on est en droit de poser si on suit l'idée selon laquelle, puisqu'il y a un trou dans le réel, que peut-on découvrir de l'inconscient ?

Alors, est-ce que la meilleure façon de faire avec un trou n'est pas d'en suivre le bord ? (31).

Savoir le savoir de l'hystérique, tel fut le projet freudien ; mais sur la question du savoir inconscient, il faut se méfier un peu et Lacan marque assez bien les choses à partir du moment où il indique comment on pourrait opposer: « il est impossible de savoir quoi que ce



soit supposé vrai comme tel, sans le savoir c'est-à-dire sans savoir qu'on sait» à cet autre énoncé « le savoir qui se supporterait de ce qu'on ne sache pas qu'on sait est strictement inconsistant.

L'idée qu'avance Lacan « le savoir, ça s'invente » nous intéresse beaucoup, car ça ne suppose pas qu'il s'agisse de savoir le vrai; non, ça va plutôt dans le sens d'énoncer que le savoir se situe du côté d'une certaine logique qui, quels que soient ses contenus, fonctionne comme structure qui souligne que nous savons tous, parce que nous inventons un truc pour combler ce trou où : « il n'y a pas de rapport sexuel ». On invente un savoir pour combler ce trou dans le réel.

C'est à la fois ce qui ne se sait pas, comme écriture impossible de la jouissance et en même temps ce qui, lié à la mort et à l'engloutissement, pétrifie l'auditeur et ne lui laisse d'autre issue que la reconstruction géométrique ou mécanique de ce qu'il y a derrière la porte des parents. C'est là que le rationnel d'une invention sado maso laisse l'enfant situer la scène dans l'après coup. Ouvrir la porte comme accès à l'irrésistible envie de savoir enfin quelque chose de l'horreur de savoir.

Pas d'autre façon d'envisager le rapport sexuel et c'est à cette place là, celle que Freud a désignée comme Urszene qu'est venu s'inventer le complexe d'Œdipe, pour y combler quelque chose, organiser du binaire. Freud l'a placé dans le discours de l'analyste en S2, comme savoir inconscient à retrouver pour tous. Un sens pour tous au vide de chaque un; scène primitive et complexe d'Œdipe sont dans un rapport de complémentarité, tel que ça nous indique que ça n'est justement pas le désir qui préside au savoir, mais l'horreur.

D'où une certaine révolution dans l'abord du rapport sexuel par l'analyse, qui consisterait à démontrer comment il ne peut pas s'écrire, comme si le savoir de l'analyse venait faire science du comment le rapport sexuel ne cesse pas de ne pas s'écrire. La conséquence directe étant que la vérité ne peut pas se dire toute et qu'il n'y a pas de garant de la vérité, S (A).

Pourtant Freud fait de la scène sexuelle la vérité de l'étiologie des psychonévroses, comme il l'écrit à Fliess dans sa lettre du 20 mai 1896. C'est sans doute parce quelque chose de l'horreur est en jeu pour provoquer ainsi ce qu'il appelle une « défense ».

Cette lettre est très étonnante, car elle oriente vraiment toutes les causes des psychonévroses : hystérie, névrose obsessionnelle et paranoïa, vers un seul élément : « la scène sexuelle » qui, selon l'époque à laquelle elle a lieu chez l'humain, va déterminer les différentes psychonévrose. Il va d'ailleurs établir un tableau des correspondances entre l'âge de l'apparition de la scène et le type de psychonévrose qu'elle entraîne. Je le cite (32) « les périodes durant lesquelles se produit le refoulement n'influent nullement sur le choix de la névrose. Les périodes au cours desquelles l'incident a eu lieu ont une importance décisive

Deux remarques s'imposent

- la première : c'est dans cette lettre que Freud constate qu'il y a quelque chose d'intraduit (33) en images verbales dans la période « Ia » jusqu'à quatre ans et il fait la relation avec ce qu'il pense en être le corollaire, à savoir que le réveil tardif d'une scène sexuelle de l'époque 0-4 ans ne comporte pas de conséquences psychiques, mais physiques, c'est-à-dire une « conversion ».
- la seconde remarque est le second temps de la première: le système est considéré, des lors, comme « une erreur de logique.

Jusqu'à cette époque, il s'agit encore de scènes sexuelles de séduction, séduction d'un adulte sur un enfant; et Freud ne peut traiter là de la jouissance en tant que telle, il a recours à des montages qui jouent sur des mises en scène qui, « insupportables », provoquent le refoulement, lequel renvoie le tout à l'inconscient.

### **Je ne l'ai pas vu, pas entendu. Je n'étais pas là.**

Il s'agit d'innocenter les enfants et de mettre le traumatisme au devant de la scène. Un an après, il rectifie un tout petit peu le tir (34) et envisage maintenant que les fantasmes chez les hystériques présentent un rapport avec des choses que l'enfant a entendues de très bonne heure et dont il n'a que très longtemps après saisi le sens (35) (Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure). Il peut maintenant envisager le *fantasme* comme une nouvelle source par où s'écoule un élément de la production inconsciente.

Ce n'est qu'au mois de mai 1897 qu'on passe du terme « scènes sexuelles » à celui de « scènes primitives » ; et, à ce stade, Freud pense avoir acquis une notion exacte de l'étiologie de l'hystérie telle qu'en conséquence, le traitement implique qu'il s'agisse maintenant de retrouver les scènes à travers, non plus le souvenir, mais les fantasmes et les choses entendues par l'enfant, mais comprises seulement plus tard.

Le fantasme étant situé, dès lors, comme une défense contre le retour à ces souvenirs.

Le but de la cure est donc de revenir aux scènes primitives avec un petit écart tout de même, puisqu'il s'agit plus des « formations soumises au refoulement » (36) que des souvenirs eux-mêmes. Ces matériaux étant des pulsions découlant des scènes primitives. Cette conception va être développée de façon plus précise dans LA SCIENCE DES RÊVES et consiste à ce que le symptôme hystérique ne se rattache pas directement aux souvenirs, mais aux fantasmes édifiés sur eux. On saisit ainsi comment s'élabore petit à petit une théorie des effets de chaîne et des différentes transpositions que l'on va retrouver comme la structure même du langage en tant que tel. Pourtant souvenez-vous, Freud évoquait « l'intraduit » d'une période précoce. Nous verrons que l'intraduit n'implique pas forcément qu'il ne s'agisse pas de langage. C'est important cette histoire de traduction, car Freud édifie une théorie du symptôme à partir des différentes transpositions que subissent les souvenirs (37). Il note l'importance des fantaisies ou *TAGTRAUM*, petit roman diurne, auquel se livre l'imagination ou *Fantasiebildung*, qui sont les représentants (38) immédiats des symptômes hystériques. Ainsi les symptômes hystériques ne sont-ils pas rattachés à des souvenirs actuels, mais aux « fantaisies » construites sur la base des souvenirs anciens.

Il va même jusqu'à écrire que les rêves diurnes partagent une grande partie des propriétés du rêve nocturne (39), jusqu'à leur être d'une certaine façon analogue.

Remarquons que cette analogie repose sur leur mode de formation structurale, c'est-à-dire : déplacements, condensations, etc.

Ici, Freud se risque à envisager leur structure. Je le cite (40) « Quand on examine leur structure, on s'aperçoit que la façon dont le motif de désir qui est au travail dans leur production a mélangé les matériaux dont ils sont construits, les a réorganisés et formés en un nouvel ensemble. Ils sont à l'égard des souvenirs d'enfance sur lesquels ils se fondent à peu près dans le même rapport que maints palais romains de style baroque à l'égard des ruines antiques : les moellons et les colonnes des édifices anciens ont fourni le matériel pour la construction des palais modernes ».

Cette même analogie va être utilisée dans *Construction dans l'analyse* (41) pour indiquer le rôle de l'analyste « tel l'archéologue qui déterre une demeure détruite et ensevelie (42) et dont la tâche consiste alors à « construire (43) ce qui a été oublié », ce qui ne se soutient que parce qu'il est sous-entendu que l'enseveli le reste, et que la construction ne mène pas toujours jusqu'au souvenir refoulé. Ainsi très souvent on ne réussit pas à ce que le patient se rappelle le refoulé (44).

Vous noterez que l'on passe de l'idée de reconstruire les éléments oubliés à celle de construire tout simplement ; et c'est là le travail de l'analyste que propose Freud. Comment ne pas entendre cette invite à abandonner la recherche du souvenir perdu, pour laisser place à une autre lecture ?

En revanche, Freud nous indique qu'une analyse bien menée peut convaincre le patient du bien fondé de la construction de l'analyste et ainsi produire : « les mêmes effets thérapeutiques qu'un souvenir retrouvé ». Ne pourrait-on pas dire : trouver un mode d'écriture? Nest-ce pas là que le savoir s'invente ?

Freud suppose ainsi que l'acte analytique a des effets qui ne sont pas réductibles au fait de dire : « le vrai sur le vrai ». Il ne suppose pas que la lecture de l'analyste soit forcément un effet de sens. Mais il s'agit pourtant de lire autrement sans que pour autant cette lecture ait un effet de vérité d'origine, mais de traces de là où c'était construit. Il s'agit bien, comme il le précise, de ne pas considérer le savoir inconscient dans une opposition vrai/faux, mais de trouver un mode d'écriture; Comment entendre autrement ce terme « construction » si ce n'est comme mode d'écriture, qui permette d'inscrire différemment le rapport du sujet à sa vérité. Cette affaire de « construction » nous renvoie au trait géométrique au sens le plus fort du terme, qui vient trancher dans le sens et tracer frontière entre deux domaines du même ordre. Et si Freud suppose que cette construction peut avoir les mêmes effets que ce souvenir introuvable c'est que cet acte met en jeu ce qui tombe juste r une écriture dont le trait a un effet de réel cette construction n'est autre que la coupure signifiante elle-même.

## **A l'origine est le refoulement**

En fait, si le souvenir originaire ne se retrouve pas, c'est bien parce que le refoulement est premier ; et c'est la bascule de la seconde topique (45). Tout l'intérêt de cette histoire de construction est de constater, par exemple, que Freud envisage que, pour *l'homme aux loups*, le refoulement est lié à l'expérience dite traumatique d'une scène de copulation entre les parents dans une position *a tergo*, scène reconstruite par Freud lui-même sans que le patient l'ait directement évoquée ni même remémorée.

La position de la scène sexuelle n'est restituée qu'à partir des conséquences traumatiques sur le comportement du sujet.

Il y a une sorte d'oubli, on peut dire d'oubli de l'oubli, une image qui n'a jamais été intégrée où « se produisent les trous, les points de fracture, dans l'unification, la synthèse de l'histoire du sujet » (46).

De telle façon que, s'il n'y avait pas de retour du refoulé il y aurait intégration complète d'un monde entier d'autres qui échapperaient peut-être à l'existence symbolique.

En effet, la valeur traumatique ne se situe qu'après l'événement *Urszene*, et ne prend sur le plan imaginaire sa valeur traumatisante, comme le dit Lacan « qu'après à cause de la forme particulièrement secouante pour le sujet de la première intégration symbolique » (47).

Une hypothèse est donc de situer une sorte d'inconscient non refoulé, c'est pour cela qu'il n'est pas retrouvable : *impensable* donc; mais la difficulté réside tout de même dans le fait que Freud croira toute sa vie qu'avec le traumatisme sexuel précoce, il aura découvert la source de la psychopathologie (48).

Ainsi la scène originaire qui fait voler en éclats la libido marque l'idée scientifique chez Freud. La scène originaire comme commencement absolu. C'est cette idée de l'origine qui vient constituer une sorte d'idéal psychanalytique. Idéal qui ouvre directement sur le mythe, dès que la question de la séduction précoce ne paraît plus soutenable.

### **D'une logique binaire la rétroaction du signifiant**

On change d'appareil et, engendrant la scène originaire, on institue les mythes ; et celui d'Édipe n'est que l'avant-propos de celui de la horde primitive et de son corrélat du meurtre du père. L'analyse de *l'Homme aux loups* en est une sorte de travaux pratiques et la tentative de conceptualisation scientifique du sérieux de la psychanalyse dans laquelle Freud va jusqu'à donner à la scène originaire une date d'apparition dans l'histoire de l'enfant. Il s'agit de démontrer que cette affaire vraie ne pouvait manquer de laisser des traces psychiques telles qu'elles soient ineffaçables et ainsi déterminer toute la suite des actes dans l'avenir du sujet.

C'est le paradoxe que Freud pose dès le départ entre la découverte de l'analyse qui annoncerait l'avènement d'un savoir qui ne se sait pas et la nécessité d'un savoir transmissible intégralement, qui permettrait à sa découverte de devenir discours scientifique.

Freud, malgré toutes les contradictions que cela comporte, se trouve aux prises avec les impasses logiques où l'enferme son choix binaire entre deux absolus impossibles vrai/faux. Sans vouloir trop entrer dans le détail, disons qu'il tourne autour de l'opposition entre sujet au sens philosophique du terme, c'est-à-dire celui de l'existence, le sujet ontique, et le sujet de l'inconscient qui, celui-là, n'existe que dans une logique d'effets de substitution.

La psychanalyse touche ainsi, à travers la question de la vraie vérité, à l'identité du sujet. Cette logique binaire vrai/faux, instrument qu'utilise Freud pour situer le sujet de l'inconscient n'est peut-être pas très adéquate ; et c'est pourquoi Lacan tente d'en sortir avec l'introduction d'un troisième terme : le « je mens », le « je sais que je mens », qui se heurte à l'idée traditionnelle philosophique d'un sujet, en le tirant vers la prévalence du signifiant et de ses effets.

Il nous suggère (49) que quelque chose n'est pas soutenable dans le « Je pense donc je suis » cartésien. « Je pense » n'est pas une pensée, car le « je pense » n'est pas plus soutenable que le « je mens » des logiciens.

Ainsi, en logique formelle, si je dis « je mens », c'est vrai, donc je ne mens pas. Mais je mens bien pourtant, puisqu'en disant je mens, j'affirme le contraire. Je pense à la fois mentir et dire à haute voix que je mens. Cette démonstration n'ayant d'autre intérêt que de nous faire entrevoir que là où je pense, je ne suis pas et là où je suis, je ne pense pas. Constat qui permet de passer de la logique binaire vrai/faux à laquelle Freud se heurte, à une conception d'une distinction plus appropriée entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. Passage qui entraîne des conséquences très importantes dans la pratique même de la cure. En effet, on ne peut plus considérer dès lors la *Talkingcure* que comme un « dire n'importe quoi » qui comme tel supporte, en tant que structure de dire, le sujet lui-même. L'hystérique dit donc la vérité et n'est plus supposée mentir pour cacher une quelconque vérité originaire.

Pourtant Freud ne rate peut-être pas complètement son coup, car il en profite pour distinguer la scène elle-même, du traumatisme qu'elle n'engendre qu'« après-coup »; et c'est là son invention peut-être le plus importante, c'est-à-dire celle du concept de *Nachträglich*, conceptualisation de la disjonction entre l'événement et la valeur traumatique de l'effraction imaginaire produite par le spectacle. C'est sur ce point que je voudrais insister : *Nachträglich* et *Pragung* (empreinte, greffe) de l'événement traumatique originaire. Freud constate donc cette *Pragung* (marque) qui vient inscrire un événement dans l'inconscient non refoulé, quelque chose qui n'a pas été intégré dans le système verbalisé du sujet mais qui pourtant laisse une marque, marque sans signification (50). Il n'y a marque et signification que *Nachträglich* (après-coup). C'est là que le refoulement commence : dès l'après-coup. Cet après-coup permet à Freud d'éliider dans l'analyse qu'il fait des processus inconscients, les intervalles de temps où l'événement reste latent chez le sujet. C'est à cette place que vient le *Nachträglich* comme rétro-action du signifiant selon lequel le trauma s'implique dans le symptôme (51).

« Entre frappe et refoulement symbolique aucune différence essentielle » (52). Il me paraît tout à fait intéressant que ce concept de *Nachträglich* surgisse justement de la difficulté d'énoncer quelque chose à propos de cette fameuse scène primitive.

En effet Freud situe ce concept de la façon suivante : deux vrais coïts et un troisième temps, lors de l'analyse de l'Homme aux loups. Je le cite (53)

1°) « L'enfant reçoit à un an et demi une impression à laquelle il est incapable de réagir comme il conviendrait; il ne la comprend pas.

2°) N'en est saisi que lors de la reviviscence de cette impression à quatre ans.

3°) Le patient analysé qui à plus de vingt-cinq ans « le sens prête aux impressions et aspirations de ses quatre ans une expression verbale qu'il n'aurait jamais imaginée alors.»

« Si on omet de faire cette remarque, il sera facile de trouver comique et incroyable qu'un enfant de quatre ans soit capable de tels jugements pragmatiques et de pensées aussi savantes. Il n'y a là qu'un second temps d'effet après-coup. »

Vous entendez bien que le temps i à un an et demi est impensable. Il ne va être pensable que dans l'après-coup : ça veut dire que ça se répète et que ce qui ne peut pas s'écrire, ce rapport sexuel impossible, ne va pas cesser d'être impensable. Et pas plus vrai que faux; mais surtout ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire invérifiable logiquement.

Il faut donc avoir recours à une écriture qui permettrait de faire subsister la vérité, de telle façon qu'elle soit indépendante de l'opposition vrai/faux. Une façon de rédiger l'impossible qui n'est autre que la condition même d'existence du langage.

L'idée que développe Freud dans le *Nachträglich* comme après-coup de la scène primitive est finalement une façon d'envisager la structure et ses effets, indépendamment du sens que l'on arrête et du temps.

Il nous faut donc nous occuper de la structure du non rapport entre *Pragung* et *Vorstellung*, entre image et lettre; c'est-à-dire « ce trait par lequel s'ajustent image et écriture, lors du réel d'un trou » (54). En d'autres termes, c'est le lien qu'il y a entre inventer du savoir et ce qui s'écrit.

## **Le sens et l'insensé**

Peut-être est-il nécessaire de revenir un peu sur cette histoire de rapport sexuel qui, amené là par Freud comme « expérience », induirait automatiquement une représentation imaginaire, une représentation à deux qui entraîne comme imaginaire l'hypothèse qu'il y en ait, donc, du rapport sexuel, c'est-à-dire que  $1 + 1 = 2$ , comme si du seul fait de l'addition on supposait réunion, c'est-à-dire 2, alors que le signe addition n'est pas homogène. C'est de là que vient  $1 + 1 = 2$ . En d'autres termes la formule de la représentation imaginaire. \$ a.

D'ailleurs ce glissement tient à la fonction même de l'imaginaire l'appel au sens qui tient sa consistance de ce que « le sens des mots ne fait qu'appareil pour ce qu'il est convenu d'appeler coït sexuel » (55).

La langue c'est d'ailleurs fait pour cela, qu'il y ait du sens qui par l'ambiguïté de chaque mot permette que celui-ci se multiplie. Alors, pour l'analyse, il y aurait peut-être intérêt à ne pas confondre les mots et les lettres, car c'est la fonction de l'imaginaire que d'en voiler la différence.

C'est en ce point que la question du savoir inconscient rebondit. Ce savoir-là n'est pas un savoir de sens, c'est une pure métonymie qui s'arrache aux connexions lexicales d'un décantage du sens (56). Donc à ne plus confondre les mots avec les lettres, on envisage un mode d'écriture qui ne tienne plus compte de l'homophonie ni de la proposition. Ce n'est qu'à partir des lettres que l'on peut envisager le nécessaire comme l'impossible.

Il ne s'agit pas exactement de la lettre au sens alphabétique du terme, il faut aller au-delà de la phonétisation, évacuer le sens, le dire du trait d'écrit, car quand c'est écrit « on ne peut plus pouvoir dire par qui ça s'est pensé. C'est même, en tout ce qui est l'écrit ; ce à quoi vous avez affaire ». (57)

C'est pourquoi Lacan a bien pris soin d'intituler un de ses articles fondamentaux dans les ÉCRITS : *l'instance de la lettre dans l'inconscient*, et non pas l'instance du signifiant.

Voyez par là une façon de situer l'invention du savoir dans l'écrit comme le passage au réel à partir du moment où on a pu vider les mots de leur sens et que l'écrit vient là faire preuve d'une combinatoire, parfaitement déterminée, d'un jeu de lettres.

L'intraduit, je vous rappelle que c'est l'expression employée par Freud pour qualifier l'expérience précoce d'une scène primitive chez le petit enfant, cela tient au trait et si on veut tout de même traduire, on est obligé d'en passer par une autre écriture, une écriture qui ne tiendrait compte ni de l'homophonie ni de la proposition : «le hors sens » soit une pure métonymie. Intraduit, mais pourtant trace de là où l'on pourrait lire un effet de langage. (58)

Il me semble que l'on pourrait dire quelque chose comme cela de la scène primitive, une construction sans équivalence significative, c'est-à-dire quelque chose sans rapport de similarité : un truc qui pour l'enfant ne ressemble à rien. En fait, c'est bien une conception de l'originaire que Freud avait voulu démontrer avec cette *Urszene* et ce qu'il découvre, c'est le réel ; mais à partir de ce constat, nous sommes obligés de réinterpréter et de prolonger le complexe d'Œdipe et la castration.

Car, pas de rapport sexuel implique une dissymétrie. Plus de possibilité de s'identifier à l'une ou à l'autre moitié d'un sexe soi-disant partagé en deux : homme - femme.

Ceci nous mène à nous préoccuper moins de ce que l'hystérique désire et plus de qui désire dans l'hystérique ?

Elle a renvoyé Freud sans cesse à un « ce n'est pas ça » et l'a forcé à suivre ce fleuve dans lequel ça, l'objet *a*, poisson pilote, assurait une continuité du commencement à la fin d'une phrase. Cet objet *a*, qui ne se situe que comme pure métonymie dans ce que suppose de

vide une demande.

Finalement, qu'il y ait eu ou pas scène primitive n'est rien en regard de l'importance de l'impossible auquel le rapport sexuel confronte les humains. Cette incessante répétition fait force de loi et l'oblige à ce qu'il ne se noue pas.

Si Freud trouva source en l'hystérique, ce fut celle qui l'autorisa à nous montrer que depuis sa naissance l'être parlant se caractérise par le fait qu'il distingue la jouissance obtenue de celle qu'il attend. Là-dessus, la copulation n'arrange rien et complique même sérieusement les choses, puisqu'elle n'a pas d'existence dans le dire. C'est cela l'insupportable dont se pare l'hystérique dans le symptôme.

Ce sont là les maux d'amour qu'elle lui susurra à l'oreille, afin qu'il entende que l'amour entretenait les relations les plus étroites avec le savoir.

Mais son erreur fut sans doute de la croire, de croire que l'hystérique lui dirait toute la vérité et qu'elle la tenait, à l'origine, cachée.

Pour structurer un savoir, il est nécessaire de renoncer à la question des origines; et l'analyste passe par ce travail qui le confronte à ce pas tout, à ce mi-dire la vérité qui fait objection à l'universel.

(01) LA VIE SEXUELLE, PUF - p. 85

(02) Pulsion sexuelle de conservation de l'espèce

(03) Pulsion de conservation de soi

(04) C'est ce que J. Lacan rappelle dans LE MOI DANS LA THÉORIE DE FREUD Ed. Le Seuil P. 124

(05) Manuscrit non daté écrit vers la fin 1892 - Lettres Wilhelm Fliess in LA NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE, p. 59, P.U.F.

(06) Opus cité, lettre du 8-2-1893 p. 61

(07) Opus cité, lettre du 8-2-1893 p. 65

(08) Opus cité, lettre du 8-2-1893 p. 66

(09) LES MINUTES, NRF, p. 256 - séance du 13-11-1907 (10) Opus cit. 18.08.1894.

(11) Maladies sexuellement transmissibles.

(12) Lettre N° 18 du 21-5-1894, opus déjà cité (13) Opus cité, lettre du 18-8-1894.

(14) S.E. II P. 202

(15) L'hérédité et l'étiologie des névroses S.E. III p. 159 et Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense S.E. III p. 166-167

(16) Lettre Fliess du 8-10-1895

(17) Lettre Fliess du 15-10-1895

(18) The aetiology of hysteria, S.E. III p. 208-209

(19) Further remarks on the neuro-psychoses of défense, S.E. III p. 165

(20) Opus cit. lettre du 20-10-1895

(21) Opus cit. lettre du 21-09-1897

(22) Opus cit. lettre du 21-09-1897

(23) J. Lacan, Réponse 2 des étudiants sur l'objet de la psychanalyse. Énoncé repris par le cercle d'épistémologie de l'école normale sup. Mai/Juin 1960

(24) Exactement 24 juillet 1895

(25) Lettre du 2-11-1896 à Fliess ou p. 274, LA SCIENCE DES RÊVES

(26) Lettre du 2 mai 1897

(27) Lettre du 12 juin 1897

(28) G.W. VIII 73 - S.E. XI, D'un type particulier de choix objet chez l'homme

(29) S.E. XXI, page 145

(30) J. Lacan, LES NON DUPES ERRENT, 12-2-74, Séminaire non publié.

(31) Conf. 19-2-74, opus déjà cité

(32) S. Freud, lettre 96 p. 146 in LA NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE P.U.F.

(33) Untranslated. S.E. I p. 230

(34) Lettre 59, opus déjà cité

(35) C'est ce qui constitue le canevas de la notion-d'après coup

(36) Lettre 61, 2-4-1897, opus déjà cité

(37) Manuscrit L - S.E. tI p. 248

- (38) S.E. V p. 491 - Dream work secondary revision
- (39) SCIENCES DES RÊVES, p. 419 - P.U.F.
- (40) S.E. V p. 492
- (41) S. Freud S.E. XXIII p. 255 - 269
- (42) ibid.
- (43) ibid.
- (44) ibid.
- (45) J. Lacan, TÉLÉVISION, p. 48
- (46) J. Lacan, LES ÉCRITS TECHNIQUES DE FREUD, p. 122
- (47) J. Lacan, LES ÉCRITS TECHNIQUES DE FREUD, p. 215
- (48) Une source du Nil,
- (49) L'IDENTIFICATION. Séminaire de J. Lacan
- (50) S. Freud, S.E. XVII, p. 45
- (51) Voir les développements qu'en fait Lacan dans LES ÉCRITS, p. 256-684-839, Le Seuil (52) J. Lacan, LES ÉCRITS TECHNIQUES DE FREUD, p. 215
- (53) Note I, p. 356, CINQ PSYCHANALYSES P.U.F.
- (54) Littoral 5, Mayette Viltard, p. 106
- (55) J. Lacan, LES NON DUPES, 8-1-1874
- (56) Opus cité
- (57) J. Lacan, LES NON DUPES, ERRENT, 8-3-1872
- (58) J. Lacan le pose comme « l'exigence originelle d'une primitive association de simultanéité », ce qui lui permet de rapprocher le signifiant et sa naissance dans la simultanéité, coexistence synchronique. Voir LES PSYCHOSES, p. 204